

tique. D'où l'impression d'une certaine uniformité.

L'auteur, conscient d'être soumis à un impératif précis (donner des textes destinés à l'enseignement du français au Danemark), nous prévient d'ailleurs que son ouvrage ne saurait être autre chose qu'un point de départ. Dès lors, il devient superflu de lui reprocher au nom de goûts et de conceptions personnels, d'avoir négligé tels écrivains ou tels écrits qui appartiennent, quoiqu'indirectement, à la littérature maghrébine. Ecrire une anthologie est un pari perdu d'avance. C'est finalement du talent avec lequel le pédagogue l'utilise que dépend le dépassement des contradictions inhérentes au genre. Le petit recueil de M.-A. Séférian, de par ses qualités (et les qualités de ses défauts), présente toutes les conditions d'un tel succès.

Norrédine Remaoun  
Copenhague

Ghani Merad: *La littérature algérienne d'expression française*. Pierre-Jean Oswald, Paris 1976. 204 p.

La parution de cet ouvrage ne peut être accueillie qu'avec joie et intérêt par tous ceux qui ont à cœur la vie culturelle au Maghreb: c'est en effet la première étude d'ensemble sur la littérature algérienne d'expression française qui soit l'œuvre d'un Algérien. Et la présente étude ne risque pas de faire double emploi avec le petit livre de Jean Déjeux, publié en 1975 dans la collection «Que sais-je?», *La littérature algérienne contemporaine*. (Paris, P.U.F., 128 p.): l'optique en est toute différente. Alors que Jean Déjeux traite de la littérature d'expression arabe aussi bien que de la littérature d'expression française et qu'il distingue, à l'intérieur de celle-ci, entre «la littérature des Français en Algérie» et «la littérature des

Algériens», Ghani Merad, lui, a avant tout pour objet la littérature écrite en français par les Algériens. GhM consacre cependant quelques pages aux Français d'Algérie: les Algérianistes d'abord (de 1919 à 1936), coupables d'impérialisme culturel et de paternalisme, puis l'Ecole d'Alger, dont les membres ne se cachaient pas pour dénoncer les méfaits du colonialisme et pour manifester leur sympathie aux Algériens, qu'ils accueilleraient même dans leurs revues; leur libéralisme avait toutefois des bornes: «les rêves les plus avancés se limitaient à une Algérie fraternelle, sur la base de l'assimilation, c'est-à-dire un pays qui serait le prolongement de la France et dans lequel les Musulmans auraient les mêmes droits que les Européens» (p. 33). Parmi ceux-ci, Camus naturellement, dont «l'attitude équivoque» et «les propos évasifs» pendant la guerre de libération sont fortement stigmatisés. En dépit de ces critiques idéologiques et de la prise de position actuelle des Algériens, GhM souhaite sincèrement que les œuvres de ces écrivains puissent un jour faire partie de la littérature algérienne. «Une fois les plaies cicatrisées, rien n'empêchera plus les Algériens de revendiquer Pelegri, Roy, Audisio, Roblès, Camus, Berque et même les moins connus et les moins libéraux» (p. 155).

Dès l'avant-propos, GhM indique le sens de sa démarche: «aborder la littérature algérienne dans ce qu'elle offre de plus humain, c'est-à-dire dans la mesure où elle exprime les souffrances et les espoirs de l'homme». C'est donc une perspective humaniste qui est adoptée, et les œuvres seront étudiées dans leurs rapports avec la société qui les a vues naître. D'ailleurs cela était déjà annoncé dans le sous-titre, «approches socio-culturelles». L'introduction permet à l'auteur de justifier le titre qu'il a choisi et de préciser ses intentions: il s'agit de voir si la littérature algérienne de langue française «a un ca-

ractère spécifique pour le fond comme pour la forme, pour son origine comme pour sa finalité» (p. 9).

Après avoir donné un bref aperçu du passé culturel de l'Algérie, GhM expose le problème crucial: la colonisation française a profondément déculturé les Algériens en faisant mourir à petit feu l'enseignement en arabe – qui était florissant avant l'arrivée des Français – et en n'accueillant qu'un très petit nombre d'Algériens dans les écoles françaises. Le résultat de la colonisation française apparaît dans les chiffres: «A la veille de la révolution, on pouvait compter 95 % d'analphabètes dans le pays» (p. 17). On peut alors se représenter la situation de l'écrivain algérien qui, à cause de sa formation française, ne peut écrire qu'en français. Et comment exprimer en français, c'est-à-dire dans une langue qui lui reste malgré tout étrangère, puisque ce n'est pas la langue maternelle, des pensées, des sentiments, qui sont profondément algériens? En outre, par suite de l'analphabétisme, les auteurs algériens se sentent «orphelins de lecteurs», quelle que soit du reste la langue qu'ils emploient.

GhM décrit ensuite brièvement les étapes de la prise de conscience politique dans le peuple algérien, prise de conscience qui se manifesta spontanément en mai 1945 – sous l'effet des provocations, ces manifestations tournèrent en émeutes qui furent littéralement noyées dans le sang par la répression colonialiste, «45.000 morts d'après les chiffres officiels» (p. 31, note) –, puis de façon concertée en novembre 1954. GhM met clairement en valeur le rôle du poète comme éveillé de conscience, comme chantre des aspirations du peuple pendant la longue guerre de libération (1954–1962), et les écrivains algériens restent «sur la brèche», une fois l'indépendance acquise. Il souligne aussi le douloureux paradoxe de cette révolte contre les Français qui s'exprime

dans la langue du colonisateur et il montre la contradiction interne qui existe entre «l'humanisme drainé par la langue française et le colonialisme véhiculé par la même langue» (p. 59).

Selon GhM, la spécificité de la littérature algérienne d'expression française a pour principales composantes le tempérament algérien d'une part, le fait colonial d'autre part. Le tempérament algérien se manifeste aussi bien dans le contenu que dans la forme (que GhM distingue toujours nettement), et l'on perçoit tout ce que la littérature algérienne doit à la tradition arabe, aux schèmes mentaux arabo-islamiques. Dans les romans, «le temps échappe à la chronologie et l'espace est celui du Bédouin, c'est-à-dire infini» (p. 144). Si la psychologie est sommaire, ce manque est largement compensé par «la polymorphie linéaire, l'enchevêtrement des arabesques et des couleurs comme dans une tapisserie ou dans une nouba, la minutie dans le ciselage du mot et dans la combinaison des ciselures comme dans les différents arts populaires arabes» (p. 145). GhM estime que l'écrivain algérien se trouve dans une situation privilégiée «car, à l'atavisme oriental il joint le caractère méditerranéen qui ajoute à son lyrisme, à son goût des couleurs chaudes et des passions fortes. C'est pourquoi le tempérament algérien est marqué par les longues éclipses orientales interrompues de brusques et violents réveils, ce qui se reflète dans le style» (p. 134).

Quant à l'aliénation, produit de la colonisation, elle est présente sur tous les plans dans la littérature algérienne. GhM analyse avec beaucoup de perspicacité la différence entre la quête d'identité telle qu'elle s'exprime dans les lettres françaises, où elle est quête du moi, et la forme que prend cette même quête pour le colonisé: c'est une «quête du nous» au sein d'une communauté, dans un effort de «réintégration de l'unité historico-cultu-

relle» (p. 60). L'aliénation et son corollaire, la désaliénation, sont des thèmes essentiels dans la littérature algérienne et GhM y consacre la plus grande partie du chapitre intitulé «les thèmes».

GhM montre bien comment ces deux caractéristiques rendent difficile une approche réellement lucide et pénétrante. Les critiques français «sont désarmés pour saisir l'âme arabe, et leur analyse est handicapée au départ» (p. 160). «Par ailleurs, c'est une littérature d'aliénés et c'est une analyse clinique qu'il lui faut, sans pour autant tomber dans les schématisations de Fanon, qui aux grands maux consacre les grands moyens» (p. 161). GhM préfère les méthodes d'approche de Memmi qui, étant juif et tunisien, est «mieux placé pour analyser l'impact du colonialisme sur un sémite, et en tant que psycho-sociologue, mieux armé pour analyser aussi l'autre face de l'âme algérienne» (p. 161). On peut être d'accord avec GhM sur le fait que la critique française, lorsqu'elle juge les œuvres algériennes, «ne fait pas toujours la part des choses: trop complaisante venant de gauche, elle est sectaire lorsqu'elle vient de droite» (p. 160). Il aurait pu toutefois sembler bon de signaler le rôle important que les chercheurs français jouent dans la diffusion de la culture maghrébine d'expression française. En particulier grâce à deux publications patronnées par le C.N.R.S. et qui existent depuis plus de dix ans: *La Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée* (qui a publié entre autres, en 1971, la remarquable *Bibliographie méthodique et critique de la littérature algérienne d'expression française (1945-1970)* de Jean Déjeux) et *l'Annuaire de l'Afrique du Nord*, qui ne se limite pas aux questions culturelles. Quant aux critiques algériens, ils «sont très peu nombreux et on ne leur connaît aucun ouvrage d'envergure» (p. 160). Comme celle de l'écrivain, la situa-

tion du critique est, on le voit, fortement marquée par la colonisation.

GhM ne consacre pas une étude séparée à chaque auteur; il préfère décrire (dans la quatrième partie) les différentes phases de l'évolution de la littérature algérienne d'expression française: «Les prémices» d'abord, puis «Phase ethnographique (1945-1952)», «Phase politique (1952-1962)», et enfin «Phase socialiste (depuis 1962)». La cinquième partie est consacrée aux «caractéristiques générales»: les thèmes, les techniques, le style, l'originalité (pour le fond puis pour la forme), et la sixième aux «problèmes implicites»: le choix de la langue, la nationalité littéraire, la critique, et enfin «régionalisme, universalisme». GhM essaie ensuite de prévoir ce que sera l'avenir de cette littérature, et il espère qu'elle se maintiendra, grâce au bilinguisme, qu'il estime indispensable aux Algériens. «Seul un bilingue évite le complexe et le parti-pris, étant allaité aux deux mamelles culturelles: seul il est capable d'élever le débat, d'analyser froidement et de s'engager en connaissance de cause, évitant la passion stérile et l'écueil du subjectivisme» (p. 102).

En choisissant de ne pas être exhaustif (ce choix est explicite) GhM réussit à éviter l'ennui et la monotonie des énumérations qui gâchent souvent ce genre d'ouvrages. On saura gré à GhM de se contenter de présenter un petit nombre d'auteurs. Une place particulière est accordée à ceux qu'on pourrait appeler les trois aînés (pour le roman): Mammeri, dont *La colline oubliée* (1952) marque le début de la phase politique, surtout par les réactions négatives que ce roman provoqua en Algérie; Dib, dont la trilogie (1952, 1954, 1957) est à la fois une description du vécu algérien et un appel à la révolte - poète extrêmement fécond, Dib ne cesse de se renouveler; Kateb Yacine enfin, dont le roman *Nedjma* (1956) marque une date importante, et qui semble avoir

«servi de parangon [aux] diverses tentatives [des romanciers algériens] pour quitter le carcan réaliste» (p. 131). Deux autres auteurs ont une place à part: Assia Djebar qui, parce qu'elle est femme, a su décrire l'aliénation des Algériennes et leurs tentatives de désaliénation par l'engagement politique ou à travers l'amour, et Bachir Hadj Ali, en particulier à cause de son «entreprise audacieuse qui consiste à harmoniser le poème dans les deux langues et sur deux plans: celui des thèmes, avec allusion au folklore, à l'histoire, à la culture arabes (...) et celui du langage, avec introduction de termes algériens (arabes et kabyles) qu'il s'empresse, de traduire en français» (p. 155). GhM cite à plusieurs reprises trois auteurs qui tiennent aussi le devant de la scène, Bourboune, Boudjedra et Farès, dont «la révolte contre le patriarcat et le dirigisme» est «violemment réquisitoriale» et «qui s'attaquent, entre autres, aux valeurs que la Révolution avait utilisées pour sceller «l'union sacrée»: les Ancêtres, la Tradition, l'Islam ...» (p. 142). Il va de soi que bien d'autres écrivains sont nommés: les Amrouche (mère, fils et fille), Boumahdi, Haddad, Feraoun, Kréa ... certaines de leurs œuvres sont présentées. Une excellente bibliographie les rassemble tous à la fin de l'ouvrage. Il est question aussi des essais à caractère historique et sociologique, en particulier ceux de Lacheraf et de Mazouni, mais aussi ceux de Taleb Ibrahim, Fadelah M<sup>r</sup>abet, Sahli et d'autres. GhM donne vie à son texte en le parsemant de citations parfois assez longues et qui, bien choisies, donnent envie d'entrer en contact direct avec les textes.

C'est sur une note optimiste que l'ouvrage s'achève. GhM peut constater que la littérature algérienne de langue française est bien vivante, et il termine en lui souhaitant longue vie. Il constate aussi que «l'emploi du français est déjà en soi

un thème littéraire. En effet c'est en se remettant en cause que la littérature d'expression française fleurit et s'épanouit. De même, la quête d'une identité ne peut se faire qu'en français, car ce déchirement ne touche pas l'arabisant qui, lui, ne doute pas un instant de son identité arabo-musulmane» (p. 177).

Cette dernière affirmation peut apparaître discutable, et elle n'est pas la seule à l'être. Mais comment écrire sur un sujet aussi complexe et délicat sans risquer de porter des jugements qui indisposent les uns ou les autres? C'est sur un terrain plein d'embûches que l'on s'aventure lorsqu'on aborde les problèmes de l'Algérie d'aujourd'hui. Le pays n'est pas encore remis de la longue nuit coloniale, qui dura plus de 130 ans, ni de la sanglante guerre de libération. De plus, la société algérienne connaît des transformations profondes, qui se succèdent à un rythme extrêmement rapide; un peuple qui parfois a conservé un mode de vie médiéval, est brusquement mis en présence des découvertes les plus avancées de la science et de la technique. C'est une des raisons pour lesquelles il est pratiquement impossible de porter des jugements définitifs en la matière, quel que soit le poste d'observation où l'on se place. GhM juge les choses de l'intérieur et c'est ce qui fait, entre autres, la valeur de son étude: elle est écrite par un Algérien. Comme ses compatriotes, GhM «voue un culte» à l'image; il y en a de très réussies, comme celle-ci par exemple: «une œuvre de Kateb est aussi compliquée qu'une nouba (sorte de fugue dans la musique savante algérienne): c'est une course perpétuelle vers un centre fugitif» (p. 132). Cet ouvrage porte dans sa totalité l'empreinte algérienne et l'on pourrait dire, en reprenant ce que GhM dit des personnages algériens, qu'il a été «dicté par les raisons du cœur» (p. 145).

Travail universitaire cependant, cet ouvrage en a les qualités: il repose sur un

immense travail d'érudition, il est très bien documenté et contient à la fin un index des auteurs cités, index qui facilite grandement l'usage de cette étude. Par contre l'abondance des notes et des références bibliographiques au bas des pages, ainsi que les allusions à des phénomènes qui risquent d'être inconnus du lecteur (comme par exemple la notion de berbérisme) vont à l'encontre du but déclaré: introduire la littérature algérienne auprès d'un public étranger. Il faut en outre déplorer que les difficultés de l'édition aient empêché ce livre de paraître quatre ans plus tôt. La bibliographie a été complétée, des notes et quelques paragraphes ont été ajoutés mais le texte n'a guère pu être remanié dans son ensemble; cela est d'autant plus regrettable qu'il s'agit d'une littérature pleine de vie et dont l'évolution est très rapide. De nouvelles œuvres paraissent, les études critiques se multiplient (livres et articles de J. Arnaud, J. E. Bencheikh, Ch. Bonn, J. Déjeux, J. Cl. Vatin, ...), les Maghrébins (comme par exemple A. Laroui et A. Sayad) se penchent sur leur passé, leur société.

On peut regretter en particulier que *L'Anthologie de la nouvelle poésie algérienne* de Jean Sénac (Paris, Librairie Saint-Germain-des-Prés, 1971) n'ait pu figurer dans cette étude. Ces textes permettent en effet d'entrevoir l'une des directions dans laquelle s'engagent les jeunes poètes algériens. «Le levain et la fronde», tel était le titre que Jean Sénac donnait à sa présentation de ces jeunes poètes, qui avaient alors moins de vingt-cinq ans, et qui, à la différence de leurs aînés, vivaient en Algérie. «Une génération qui s'est construite dans l'isolement, le doute, la rupture (...). Elle refuse désormais les querelles et les prétentions mythiques des aînés (...). A travers les sortilèges d'un français mal foutu (...) les nouveaux poètes algériens récupèrent dans les assauts du cratère à la fois leurs racines

(inaliénées) et leur corps futur» (Le Monde, 2.4.71).

Mais c'est surtout lorsqu'il s'agit de Kateb Yacine que ces retards de publication entraînent de graves conséquences. On regrette en effet de trouver une affirmation comme celle-ci: «Kateb Yacine n'est toujours pas joué en Algérie» (p. 96), alors que *L'homme aux sandales de caoutchouc* (1970), qui a pour sujet la lutte du peuple vietnamien, a été créé en 1971, à peu près simultanément, à Alger en arabe dialectal et à Lyon en français. Signalons aussi que Kateb, qui n'a rien publié depuis 1970, se consacre uniquement à l'activité théâtrale, en Algérie, où il travaille avec une troupe subventionnée par l'Etat. Les pièces qu'il monte sont jouées en arabe dialectal aussi bien qu'en kabyle, en Algérie et en France. L'une des plus connues est *Mohammed, prends ta valise*, dans laquelle il est surtout question des travailleurs immigrés, mais aussi de l'exploitation des pauvres par les nantis; la satire de la bourgeoisie algérienne et des clercs musulmans, qui perçait déjà çà et là dans *Nedjma*, est ici explicite et virulente; le problème palestinien est également évoqué. Bref, le nouveau théâtre de Kateb semble apporter une réponse aux problèmes exposés par GhM en ceci qu'il offre une sorte d'issue de secours à l'écrivain «orphelin de lecteurs». Le théâtre vraiment populaire, en arabe dialectal, semble être actuellement la solution la plus appropriée au problème de la communication culturelle pour un peuple dont la littérature orale est très riche et encore très vivante, un peuple qui n'est pas encore parvenu à la phase «industrielle» de la culture de masse, souvent réduite à la culture écrite, figée. Le théâtre de Kateb est profondément ancré dans la tradition populaire algérienne, il en utilise toutes les ressources: le chœur et le coryphée, le lyrisme, le personnage comique et satirique traditionnel - Djoha -, les pro-

cédés de la farce . . . C'est un théâtre non écrit, mouvant, révolutionnaire, et l'on songe à ce que Jean Sénac disait des jeunes poètes: «Compagnons des meddahs et des iferahen (bardes arabes et kabyles), porteurs du levain et de la fronde».

Ces quelques réserves n'enlèvent rien au mérite de cet ouvrage, qui ne manquera pas de contribuer grandement à faire connaître une littérature qui, pour reprendre les mots de Ghani Merad, «apporte sa pierre à l'édifice international et rejoint l'universel».

Marie-Alice Séférian  
Copenhague

### Langue italienne

Märta Heyman: *Kort italiensk grammatik e Övningsbok*. Liber Läromedel, Lund 1974. 145 p. + 65 p.

Con una simpatica frase nella premessa della sua «Breve grammatica italiana» la dottoressa Märta Heyman fa quasi chetare qualsiasi voce critica. Dice infatti la dottoressa: «Il mio scopo è stato di dire «la verità» ma non ho sempre potuto dire «tutta la verità»». Certo, già la mole del volumetto (145 pagine a spazio largo) indica i limiti del lavoro il quale si rivolge a chi cerchi un manuale conciso e sbrigativo per l'inizio dello studio dell'italiano. Ma entro i limiti la dottoressa riesce a dare una sorprendente quantità di informazioni. Il suo metodo è di descrivere i punti morfologici con le eccezioni più salienti passando poi alla sintassi che riguarda quel punto in particolare. Se un argomento è ritenuto difficile e ha richiesto molto spazio (come per es. il congiuntivo o l'uso dei tempi) un piccolo riassunto è presentato alla fine. Analogie ed affinità con altri punti della grammatica sono indicate con continue referenze e frequenti sono i richiami alle differenze fra lo sve-

dese e l'italiano, tutte cose che fanno della piccola grammatica un utile strumento di lavoro.

Anche illudendomi di aver inteso la chiara intenzione dell'autrice mi permetto lo stesso di osservare che alle volte un approfondimento di qualche punto sarebbe stato gradito - ma ammetto che così finiamo appunto nel discorso di dove è «tutta la verità» della lingua italiana.

Una critica sarà indirizzata piuttosto alla casa editrice che ha usato una tipografia non felice per questo genere di lavoro. Trovo difficile leggerla a causa della poco chiara differenza fra i caratteri corsivi della parte italiana e i caratteri «normali» della parte svedese. Allo stesso modo un difetto tecnico fa sì che uno studente, magari non troppo competente in materia, possa avere dubbi sulla giusta ortografia delle parole apostrofate. Sono da considerarsi attaccate: *l'amico* (pag. 22) o staccate: *l'anno scorso* (pag. 84)? Un'altra difficoltà presenta l'indice che rimanda ai capitoli invece che alle pagine. Va bene questo, ma allora i capitoli dovranno essere indicati in modo più chiaro, per esempio con una bella cifra in testa ad ogni pagina. Così com'è, bisogna quasi quasi imparare a memoria dove comincia e dove finisce un determinato capitolo per usare bene l'indice.

Insieme alla grammatica alla quale auguro un meritato successo è stato pubblicato un quaderno con esercizi articolati in tre generi: il classico sistema di riempimento, il sistema della trasformazione (volgere all'imperfetto ecc. . . .) e piccoli brani da tradurre. Mi risulta da un rapido sguardo (e chiedo scusa di non aver riempito, volto e tradotto a dovere) che il quaderno dà una buona possibilità di controllare la materia finora imparata, sviluppando il lessico con buoni esempi di lingua quotidiana.

Marianne Plum  
Copenhague